

BORSALINO PRODUCTIONS PRESENTE
UNE CO-PRODUCTION BORSALINO PRODUCTIONS, TF1 STUDIO, APOLLO FILMS



GÉRARD JUGNOT CAMILLE LOU ARTUS LOUKA MELIAVA

POURRIS GÂTÉS

ÇA C'ÉTAIT AVANT...



TOM LEEB

UN FILM DE NICOLAS CUCHE

SCÉNARIO, ADAPTATION, DIALOGUES DE LAURENT TURNER ET NICOLAS CUCHE

FRANÇOIS MOREL

Production BORSALINO PRODUCTIONS - TF1 STUDIO - APOLLO FILMS. Préproduction BORSALINO PRODUCTIONS - TF1 STUDIO - APOLLO FILMS. Co-production BORSALINO PRODUCTIONS, TF1 STUDIO, APOLLO FILMS. Réalisation NICOLAS CUCHE. Scénario, adaptation, dialogues LAURENT TURNER ET NICOLAS CUCHE. Musique ALAIN DIANE. Montage ALAIN DIANE. Costumes ANNE-SOPHIE LEBLANC. Directeur de la photographie NICOLAS BAUDENS. Production exécutive ALAIN DIANE. Production exécutive CAROL HUBALLE. Production exécutive NICOLAS BAUDENS. Production exécutive NATHALIE BOUJA. Production exécutive CAMILLE BEGHER. Production exécutive PHOTOFEST. Production exécutive SARY ALABRY. Production exécutive ALO JAMISON. Production exécutive WAM LEBAY. Réalisation NICOLAS CUCHE. Scénario, adaptation, dialogues LAURENT TURNER ET NICOLAS CUCHE. Musique ALAIN DIANE. Montage ALAIN DIANE. Costumes ANNE-SOPHIE LEBLANC. Directeur de la photographie NICOLAS BAUDENS. Production exécutive ALAIN DIANE. Production exécutive CAROL HUBALLE. Production exécutive NICOLAS BAUDENS. Production exécutive NATHALIE BOUJA. Production exécutive CAMILLE BEGHER. Production exécutive PHOTOFEST. Production exécutive SARY ALABRY. Production exécutive ALO JAMISON. Production exécutive WAM LEBAY.

LE GÉNÉRALISTE © 2021 TF1 - PHOTO: ARNAUD BOBEL

BORSALINO PRODUCTIONS PRÉSENTE
UNE COPRODUCTION BORSALINO PRODUCTIONS, TF1 STUDIO, APOLLO FILMS

GÉRARD JUGNOT CAMILLE LOU ARTUS LOUKA MELIAVA

POURRIS GÂTÉS

UN FILM DE NICOLAS CUCHE

France | 2020 | Comédie | Durée : 1h35

SORTIE LE 15 SEPTEMBRE 2021

DISTRIBUTION
PATHÉ FILMS AG
Neugasse 6, 8005 Zürich
Tél. : 044 277 70 83
vera.gilardoni@pathefilms.ch

PRESSE
JEAN-YVES GLOOR
151, Rue du Lac, 1815 Clarens
Tél. : 021 923 60 00
jyg@terrasse.ch



**POURRIS
GÂTÉS**

SYNOPSIS

Paresseux, capricieux, fêtards, les trois enfants de l'homme d'affaires Francis Bartek ne font rien de leur vie, à part dépenser l'argent que leur père a durement gagné. Lassé par leur comportement, celui-ci leur fait croire qu'ils sont totalement ruinés, les forçant ainsi à faire l'impensable : travailler !

ENTRETIEN NICOLAS CUCHE

Comment vous est venue l'idée de « POURRIS GÂTÉS », qu'aviez-vous envie de raconter ?

Il s'agit de l'adaptation, très libre, d'un film mexicain à succès, «NOSOTROS LOS NOBLES» de Gary Alazraki, dans lequel un père décide de donner une leçon à ses enfants, leçon qui se retourne contre lui. Le thème m'a séduit d'abord parce que j'ai trois enfants mais aussi parce qu'il évoque des problématiques actuelles concernant la transmission. Comment donner le goût de l'effort et du travail à des jeunes qui ont peut-être, grâce à leurs parents, une vie plus facile ? Comment faire face aux tentations des marques, de la mode, de la surconsommation ? Il m'a semblé que c'était une manière amusante et pertinente, en poussant loin le curseur de la comédie, de traiter des problèmes auxquels de nombreux parents peuvent être confrontés à différents degrés bien sûr.

Voulez-vous dire que la richesse, le luxe, n'empêchent pas de laisser ses enfants à l'abandon d'une certaine façon ?

C'est l'histoire d'un homme qui a réussi professionnellement mais qui n'a pas forcément réussi sa vie, qui est peut-être même passé à côté de l'essentiel. C'est l'histoire d'une crise, d'un constat d'échec, vécus par Francis qui se rend compte que sa richesse, l'abondance de luxe dans lequel il entretient ses enfants les a pervertis et l'a détourné lui-même de sa vérité.

Pourquoi votre choix s'est-il porté sur Gérard Jugnot pour l'incarner ?

Je ne le connaissais pas personnellement mais je l'aimais énormément. Je me souviens l'avoir découvert au cinéma alors que je n'avais même pas encore l'ambition d'être réalisateur et à chacun de ses films, quel que soit son rôle, je me faisais

la même réflexion : quand Gérard Jugnot est à l'écran je ne m'ennuie jamais. Pour incarner Francis tel que je l'imaginai, il a la tendresse, l'humanité, la fragilité nécessaires d'autant qu'il évolue dans un registre un peu différent de la comédie qui passe plutôt par les enfants. Et puis il était très important que ce soit un acteur populaire qui porte ce personnage issu lui-même d'un milieu populaire. Rencontrer Gérard, travailler avec lui, a été une expérience humaine très forte.

Est-ce plus compliqué ou plus simple de composer avec un acteur qui est également réalisateur ?

Bien qu'étant fan des films qu'il a mis en scène, qui m'ont nourri, je ne m'étais pas posé la question avant le tournage. Mais c'est vrai, j'ai rarement travaillé avec un acteur qui a une vision aussi pertinente de ce tout ce qu'il se passe sur le plateau. Il savait exactement ce qu'on était en train de faire mais restait totalement à sa place. Je ne me suis jamais senti jugé ou mis en danger. Parfois un peu aidé mais d'une manière extrêmement délicate, bienveillante et subtile. Il lui est arrivé de me donner un petit coup de main de réalisateur à réalisateur mais si discrètement que j'ai été le seul à le comprendre.

Quelles ont été vos sources d'inspiration pour construire les personnages plutôt gratinés des trois enfants ?

Laurent Turner, mon co-auteur, connaît bien Monaco, ce zoo de super riches un peu déconnectés de la réalité mais pourtant bien réel. L'endroit nous a donc paru idéal pour fixer leur cadre de vie. Laurent connaît aussi quelques monégasques dont nous nous sommes inspirés. Le trait, parfois, est à peine forcé, beaucoup moins qu'on ne pourrait l'imaginer. Les trois personnalités se sont dessinées assez rapidement. L'aîné qui tente de marcher sur les traces de son père dans le business mais qui est velléitaire et

nul, la fille à papa gâtée, un peu écervelée, et le petit dernier soi-disant anarchiste qui est dans le rejet du système et de l'argent mais qui en profite à fond. Ils peuvent paraître excessifs de prime abord mais pour les construire nous avons aussi travaillé en profondeur avec les acteurs sur les blessures cachées de leur personnage, la complexité de leurs rapports avec leur père. Une bonne comédie c'est une manière un peu élégante et distrayante de traiter un problème qui pourrait être dramatique.

Comment s'est construit le casting autour de Gérard Jugnot ?

Artus incarne Philippe, l'aîné de la fratrie. J'avais très envie de travailler avec lui et déjà tenté de le faire auparavant mais cela n'avait pu se réaliser pour des questions de dates. Artus possède un abattage comique hors-norme, et comme Gérard, une forme d'humanité très intéressante. Il joue ce grand garçon qui veut éblouir son père mais qu'on imagine plutôt en culottes courtes et il le fait de manière très touchante. Camille, Stella dans le film, a tourné le tout premier plan de sa vie sous l'œil de ma caméra dans la série « LES BRACELETS ROUGES » où elle était la femme de Pascal Elbé. Dans ce plan elle n'avait qu'une phase très courte à dire mais j'ai compris immédiatement quel potentiel elle avait. Camille c'est un coup de foudre artistique. Elle est capable de tout jouer. Pour le rôle d'Alex, le petit dernier, c'était moins évident d'autant que nous avons mis un peu plus de temps à définir complètement le personnage. Nous avons donc lancé un casting et il s'est trouvé que Louka Meliava était le meilleur des acteurs rencontrés.

Il faut aussi parler de Tom Leeb qui campe un séducteur argentin. L'accent c'était votre idée, un clin d'œil à son père Michel ?

Pour tout vous dire, au départ je n'y ai même pas pensé et puis en cours de route, Tom ayant un tel don pour les accents, je

me suis dit qu'il y avait évidemment une forme d'héritage. Outre cela, Tom c'est aussi une vraie rencontre avec un acteur très juste et précis. Ce Juan Carlos qu'il propose est vraiment formidable.

La première réaction du père face aux comportements irresponsables de ses enfants c'est de leur couper les vivres de façon mensongère. Voulez-vous dire que l'argent est la cause de tout ?

Il leur ment en leur disant qu'ils sont ruinés mais se ment aussi à lui-même. L'argent est un problème puisqu'il peut entraîner une forme de déconnexion de la réalité, mais le vrai problème c'est qu'il n'a pas été présent et qu'il s'est dédouané de son absence, de son manque d'attention grâce à l'argent. Pourris et gâtés ils le sont mais par sa faute à lui. Quand ils viennent le voir sur son lit d'hôpital après son accident cardiaque, Francis se rend compte de l'état dans lequel se trouve sa famille : il n'y a aucun respect, aucune écoute entre ses trois enfants. C'est un électrochoc qui l'oblige à repartir de zéro.

Francis est un peu le stéréotype du père chef d'entreprise qui ne pense qu'à son boulot mais au fond n'est-ce pas plus subtil que ça ?

Il est ce que vous dites mais aussi et surtout en deuil de sa femme qui était un pilier important de son existence. On le devine en filigrane. Malgré sa réussite, cet homme n'est pas un renard, un arriviste manipulateur, il reste authentique. Surtout, et cela a présidé au film, Francis est un dépressif qui n'a pas su remplacer son épouse aux deux sens du terme. Il n'a pas refait sa vie, ne s'est pas reconstruit et n'a pas su élever ses enfants comme elle l'aurait fait. Pour le personnage de Stella, la fille, c'est évident. L'absence de mère la pousse à tout faire pour attirer l'attention de son père.

Cette famille vit à Monaco. Y avez-vous vraiment tourné quelques scènes du film ?

Oui même si ce n'était pas la meilleure idée. C'est très compliqué de tourner à Monaco. Il faut des autorisations partout où vous avez envie de placer vos caméras. Nous nous sommes débrouillés pour construire en prologue ce faux documentaire commenté par Stéphane Bern, une entrée en matière totalement déconnectée de la réalité comme les personnages du film.

Par contre l'essentiel du film se déroule à Marseille. Etait-ce une façon de remonter aux origines de cette famille qui n'a pas toujours été riche ?

C'est un vrai retour aux sources, à la maison familiale que les enfants de Francis n'ont jamais connue, qu'il n'a jamais vendue, donc un choc. Et on sent bien que Francis le fait pour eux mais aussi pour lui. Il a ce besoin de se reconnecter avec sa base, de retrouver la simplicité d'avant pour la communiquer à ses enfants. C'est dans cette maison qu'on comprend qu'il a été maçon, qu'il a travaillé sur des chantiers avec son père. C'est la maison de la rédemption en quelque sorte.

Le titre « POURRIS GÂTÉS » prend tout son sens, ou plutôt son double sens quand on s'aperçoit que ces trois enfants ont des qualités cachées et gâchées jusque-là.

C'est le retournement du film. Ils ont tous un potentiel qu'ils n'avaient jamais pu exprimer. Philippe a été écrasé par la stature du père, il se rend compte qu'il peut avoir de bonnes idées. Stella se débarrasse de tous ses artifices, découvre la simplicité et la solidarité qui lui faisaient défaut. On voit bien qu'Alex est un jeune homme au fond plutôt manuel, plus dans la lignée de son père. Bref, ils ont absolument tous des qualités qui vont enfin se révéler.

Ce qui va également leur permettre de grandir ?

Oui c'est exactement ça. Jusque-là ils étaient restés dans leur chambre avec tous leurs jouets comme des sales gamins gâtés, des enfants-rois. L'action du père, même si elle est adossée à un mensonge, leur offre la possibilité de passer enfin à l'âge adulte.

Quelle morale aviez-vous envie que le spectateur tire de cette comédie ?

Ce que j'avais envie de raconter c'est qu'on peut, a priori, croire ces sales gosses coupables de tout or ils sont plutôt des victimes. La responsabilité de ce qu'ils sont devenus incombe à celui qui les a élevés. La morale, s'il faut en trouver une, serait peut-être qu'il est difficile d'être un bon père. L'éducation est un sujet important pour moi.

Y a-t-il une part autobiographique dans ce film ?

Non parce que mes enfants ne ressemblent en aucun cas à ceux de «POURRIS GÂTÉS». Oui parce qu'étant souvent absent à cause d'un travail que j'ai eu tendance à privilégier, je me rends très bien compte du rôle essentiel qu'a joué ma femme. Sans elle, je serais peut-être plus proche de la situation de Francis.





**POURRIS
GÂTÉS**

ENTRETIEN GÉRARD JUGNOT

À la lecture du scénario, qu'est-ce qui vous a immédiatement séduit dans cette histoire ?

C'est Nathalie Toulza Madar, à la tête de TF1 Films production et TF1 Studio, qui m'a parlé la première de ce projet. C'était un remake d'un film mexicain qu'elle développait avec Gaël Nouaille (Borsalino Productions). J'ai été séduit par l'adaptation qui en a été faite par Nicolas Cuche et Laurent Turner, la thématique me parlait. J'ai trouvé qu'il y avait un mélange parfait de drôlerie un peu cruelle et d'émotions. Bon, une comédie avec du fond, tout ce que j'aime. Mon rôle n'est pas le plus comique mais ce n'est pas grave. Il est plus le clown blanc de l'histoire, le miroir des conneries de ses enfants qui sont, au départ, aussi consternants les uns que les autres. C'est sur eux surtout, et un peu sur la confrontation avec lui, que reposent les ressorts comiques du film.

Comment définiriez-vous Francis, votre personnage ?

J'ai aimé jouer ce père de famille qui a passé son temps à faire des affaires, qui a réussi dans la vie mais qui n'en a pas pour autant réussi sa vie et qui a été très marqué par la disparition de sa femme dont l'absence est très présente comme si son rôle à elle avait été de s'occuper des enfants tandis que lui travaillait. C'est un personnage fort et en même temps plein de faiblesses et de failles. Il est richissime mais ne fait pas partie de la jet-set dont il n'a pas du tout les codes. On comprend vite d'ailleurs qu'il vient d'un milieu ouvrier modeste. Le fait qu'il veuille donner une leçon à ses enfants lorsqu'il se rend compte qu'il a fait fausse route dans leur éducation, mais que ce soit lui qui la reçoive m'a bien plu.

Avez-vous puisé dans quelque chose de personnel en rapport avec votre propre père qui travaillait, comme Francis, dans le bâtiment pour l'incarner ?

Oui même si mon père qui a fini par diriger une petite entreprise n'est jamais devenu richissime. Cette ascension sociale obtenue à la force du poignet dont on parle dans le film m'a touché dans le sens où elle m'a fait penser à la sienne. La grande différence entre Francis et ses enfants tient là : il sait qu'il a gagné cet argent à la sueur de son front tandis qu'eux sont nés avec une petite cuillère en argent dans la bouche, comme on dit. Ils n'ont pas appris la vie. J'ai souvent dit à mon fils Arthur, qui n'a manqué de rien, que toutes les grandes satisfactions d'une existence sont celles qu'on va chercher, qu'on conquiert soi-même. Il a toujours eu le sens du travail et a très vite volé de ses propres ailes sans rien me demander. Ce qui me plait beaucoup, évidemment, et qui me différencie totalement de Francis. Lui, par manque de temps ou de capacités, les a pourris, gâtés, croyant se dédouaner de tout de cette façon. Cela reflète aussi notre société de consommation à outrance. On pense à la phrase de Séguéla : « si tu n'as pas une Rolex à 50 ans tu n'as pas réussi ta vie. » Mais offrir le énième jeu vidéo ou téléphone portable à son gamin, ce n'est pas l'éduquer. Comme dirait Souchon : « on nous fait croire que le bonheur c'est d'avoir. De l'avoir plein nos armoires. » Eh bien non.

Le rapport avec les enfants, la filiation d'une façon ou d'une autre, c'est une thématique qui traverse votre filmographie.

Dans mes films je m'intéresse au référent paternel mais aussi filial. Comment adopter ses enfants, comment adopter ses parents ? Ce n'est pas parce qu'on est fils ou père, et je suis les deux, qu'il y a les liens du sang, que c'est gagné. Il y a du travail à faire dans tous les cas pour construire des relations harmonieuses et fortes. On le voit bien avec cette famille.

Cette absence du père est-ce quelque chose qui vous parle vous qui avez beaucoup tourné depuis quarante ans ?

J'ai été beaucoup absent mais quand j'étais là ça rigolait, j'essayais d'être très présent. Arthur m'a toujours vu faire les courses, la bouffe, passer l'aspirateur s'il le fallait. Donc rester ancré dans la vraie vie. Mais je pense que j'étais assez chiant et que c'était plutôt bien que je ne sois pas là en permanence. L'avantage c'est que mon fils avait aussi une maman et des grands-parents. Autant d'autres référents.

Nicolas Cuche vous a-t-il donné des indications pour ce rôle, en avez-vous parlé ensemble en amont du tournage ?

Nous avons surtout beaucoup discuté du scénario, jusqu'où aller trop loin dans la caricature. Je voulais que tout soit absolument crédible. J'ai eu beaucoup de plaisir à travailler avec lui. Nicolas est un très bon metteur en scène de comédies mais il s'est également exprimé dans d'autres registres, je pense à la série « LES BRACELETS ROUGES ». Nous avons tourné dans des endroits très sympathiques à Marseille. Ma femme étant marseillaise je connais bien la région. Il me semble que je lui ai soufflé l'endroit où se trouve la maison de famille du film devant laquelle il m'est souvent arrivé de passer.

Quel genre de réalisateur est Nicolas Cuche pour vous qui l'êtes aussi ? Comment s'est déroulé le tournage ?

Je ne me suis jamais immiscé dans son travail. Je l'ai toujours encouragé à faire les plans qu'il avait envie de faire et j'ai toujours compris ce qu'il tentait. Je sais à quel point ce boulot est compliqué. Mais tout était bien préparé. Nicolas sait ce qu'il veut, il écoute sans non plus écouter tout le monde. Je sais que Artus a beaucoup collaboré avec lui concernant les vannes, les impros. Un pur bonheur.

Être déconnectés de la réalité comme le sont ces enfants pourris, gâtés, n'est-ce pas le cas parfois des actrices et des acteurs très protégés ?

Ah oui, un peu, enfin oui bien sûr. Il y a du pourris, gâtés chez les acteurs. On vient vous chercher chez vous, on vous maquille, on vous bichonne. Si vous avez un problème, des gens sont là pour le résoudre. Le côté acteur capricieux qui a tellement besoin de se concentrer pour incarner, comme s'il bossait à la mine alors qu'il devrait juste jouer, m'agace d'autant plus que parfois cela rime avec un mépris pour le petit personnel.

Comment se sont passées les relations avec vos trois enfants de cinéma durant le tournage ?

J'ai un souvenir assez formidable de cette scène où je suis sur mon lit d'hôpital face à eux trois qui se chicanent, se vannent, se pourrissent. Le moment est dramatique, mais moi j'étais au spectacle avec François Morel qui joue mon ami d'enfance, ravi de partager ce moment avec eux et de voir cette jeune génération prendre la relève. Camille Lou est une actrice qui est en train d'exploser. Elle accepte de dégrader son image, d'être ridicule pour entrer dans le moule de la comédie. Artus est vraiment un super acteur qui possède un grand sens de l'improvisation. Louka Meliava, que je connaissais depuis «CAMPING 3», n'a pas un rôle forcément comique, burlesque, mais plutôt tête à claques. Je trouve que ce jeune premier tire formidablement son épingle du jeu dans un registre de séducteur à la «LORENZACCIO», surnom que je lui ai donné durant tout le tournage. Il ne court pas après le comique, il a l'intelligence de rester dans son emploi, il accepte de s'effacer pour le bien du film comme je l'avais fait sur «TANDEM» avec Jean Rochefort.

Vous avez aussi une ou deux scènes croustillantes avec Tom Leeb, ce Juan Carlos bellâtre et suspect avec son accent argentin prononcé...

Tom, si les petits cochons ne le mangent pas, va faire une grande carrière. Super acteur, très bon chanteur aussi, en plus d'être quelqu'un d'adorable. J'avais beaucoup apprécié sa prestation dans le film «EDMOND». Ici, son personnage, tout le temps dans la duplicité, totalement fabriqué, est le plus difficile à jouer et il le fait tellement bien. Nous avons eu beaucoup de fou-rires ensemble sur une scène où nous nous affrontons. Cette opposition fait penser à Ventura et Brel dans «L'EMMERDEUR » ou à Depardieu et Pierre Richard dans «LA CHÈVRE». Pour moi c'est un registre nouveau. Avant je jouais le fils con, là je suis le père noble.

Diriez-vous que «POURRIS GÂTÉS» est aussi et surtout l'histoire d'un homme qui en retrouvant ses origines et ses racines redécouvre son rôle de père ?

Absolument. Je dirais même, comme une morale, qu'il découvre que le bonheur ne s'achète pas mais qu'il se construit. En emmenant ses enfants dans cette maison de famille qu'ils ne connaissaient pas, en décidant de la retaper, il fonde le premier acte de la reconstruction familiale. Bien sûr, ça ne va pas être simple mais c'est curieusement en mentant qu'il retrouve sa propre vérité. On devine aussi que cet homme qui était possiblement dans une forme de burn out professionnel et affectif retrouve la paix. Et c'est très joli d'avoir cette nouvelle chance dans une vie.



**POURRI
GÂTES**

ENTRETIEN CAMILLE LOU

Qu'avez-vous pensé immédiatement de ce scénario ?

À la première lecture j'ai beaucoup ri et pour moi, c'est toujours bon signe. J'ai apprécié aussi cette leçon de vie donnée. Et puis, quelle belle histoire de famille ! En tous cas, elle m'a vraiment touchée.

Est-ce que cela a été compliqué pour vous d'accepter ce rôle de petite peste écervelée et capricieuse ?

Je l'ai vu immédiatement comme un challenge et en même temps j'ai eu très peur car ce personnage est a priori à l'opposé de ce que je suis. Je n'étais pas très à l'aise avec ce qu'elle dit - et elle est odieuse -, avec sa façon de se comporter. J'avais du mal à lâcher prise. J'ai dû faire un énorme travail d'acceptation du rôle avec une coach exceptionnelle qui s'appelle Arianne Schrak.

Il fallait que je me dédouane de Stella. Quand j'ai eu le déclic, j'ai pris un malin plaisir à l'incarner. C'est évidemment jouissif et attirant d'être quelqu'un qui n'est pas vous à ce point.

Gérard Jugnot dit que vous avez accepté de dégrader votre image pour vous mettre au service du film. Vous êtes d'accord ?

Je n'irais pas jusqu'à dire dégrader mais je vois ce qu'il veut dire me connaissant bien désormais : je me suis totalement perdue dans cette Stella qui n'est pas moi. Même si j'ai essayé de nous trouver des traits communs comme des justifications. J'ai un petit côté princesse, c'est vrai, j'aime les belles choses, je suis aussi plutôt maniaque.

Le fait que ce soit Nicolas Cuche qui vous propose ce rôle vous a-t-il rassuré puisque vous le connaissiez bien ?

D'une certaine façon oui, puisqu'il m'avait dirigé dans «LES BRACELETS ROUGES». Mais je ne vais pas vous mentir : quand il m'a proposé d'incarner Stella je l'ai pris pour un fou. Comment pouvait-il voir cette jeune femme en moi ?

Quel genre de réalisateur est-il ?

Timide et réservé, Nicolas est un vrai artiste. Il met tout le monde en confiance et fait confiance à ses acteurs. Il sait demander, refuser en douceur, sans brusquerie. Il sait aussi dire quand il est content.

Comment définiriez-vous Stella ? Est-elle au fond uniquement ce qu'elle a l'air d'être ?

Pas du tout. Seule fille au milieu de deux garçons, elle a beaucoup souffert de la perte maternelle et c'est sûrement ce qui détermine son caractère. C'est comme si elle en voulait à la terre entière, qu'elle avait une revanche à prendre. Les êtres blessés peuvent être odieux malgré eux. Je me le dis parfois dans la vie quand j'ai à faire à des gens énervés ou désagréables : ils ont, peut-être, ou sûrement, des circonstances atténuantes. Elle c'est le manque d'amour.

Donc vous ne la jouez pas complètement premier degré, il y a aussi autre chose en filigrane ?

Même si elle semble être la fille chérie de son papa, elle lui en veut, elle lui fait payer. Raison pour laquelle Stella a une relation avec un homme qui est à l'opposé de la figure paternelle. De manière inconsciente, elle agit pour le provoquer, l'affronter, le blesser. Et quand elle se rend compte qu'il a trahi sa confiance, son peu de confiance, elle va jusqu'au bout de la rupture avec lui.

N'était-ce pas aussi un personnage double à incarner puisque dans la dernière partie du film elle n'est plus vraiment la même ?

C'était écrit dans le scénario et j'ai tout fait pour accentuer ce changement physique et vestimentaire pour marquer cette rupture, sa prise de conscience. Elle s'était enfermée dans un personnage superficiel puis elle se révèle, découvre l'amitié, la solidarité, reprend confiance en la vie tout en se rapprochant de ses frères. Elle redécouvre une famille. Et rien n'est plus important pour moi que le lien familial.

Nicolas Cuche vous a-t-il donné des indications sur ce rôle avant le tournage ?

Il la voulait odieuse, c'était clair. Il souhaitait qu'on adore la détester pour qu'on l'aime encore plus à la fin. Le basculement était intéressant et j'ai tout fait pour l'accompagner. C'était finalement, pour un premier rôle important au cinéma, et malgré mes craintes, très agréable à jouer. D'autant que je découvrais le registre de la comédie pure.

Il dit d'ailleurs que vous êtes à l'aise dans tous les registres, celui de la comédie vous plait-il ?

J'adore. Même si je contrôle moins, pour l'instant, une scène comique qu'une scène dramatique. Je suis un peu «drama queen» dans l'âme donc j'ai l'impression de savoir quand ça marche ou pas alors que dans la comédie cela reste encore un peu flou : est-ce que je fais rire ou non ? Tout ce que je peux tenter c'est d'être le plus sincère possible.

Mais est-ce un plaisir pour vous de faire rire ?

J'ai toujours aimé cela. Ma meilleure amie vous le dirait : à l'école j'étais un clown. Au sein de ma famille également même si c'est

parfois contre mon gré. C'est évidemment plus difficile à mesurer au cinéma. Mais quand cela arrive je suis la plus heureuse.

Comment se sont passées les relations avec Louka Melavia et Artus, comment avez-vous imaginé ensemble cette fratrie qui a du mal à s'aimer ?

Nous nous sommes laissés aller et tout s'est fait simplement au fil de l'histoire. Entre nous ce n'était que de l'empathie, du partage. Et puis il y avait beaucoup d'amour à jouer même s'ils semblent se détester parce qu'on ne leur a pas appris à s'aimer mieux. On comprend qu'ils ont vécu les mêmes choses, comme un fond commun. C'est universel. Qui ne vit pas cela ? J'ai moi-même connu ce genre de situation avec mes deux sœurs. On peut se chamailler tout le temps mais on s'adore par-dessus tout.

Et avec Tom Leeb dont vous êtes amoureuse une bonne partie du film y a-t-il eu des fou-rires dus à son accent argentin prononcé ?

Forcément. Des dizaines de fois nous avons été obligés de nous interrompre dont une parce qu'il avait subitement oublié son accent. C'était irrésistible. Tom est un formidable acteur pour qui j'ai beaucoup d'affection et qui est resté un très bon ami.

Avoir Gérard Jugnot comme partenaire et comme père dans un film qu'est-ce que cela apporte ?

Je suis fan de Gérard, de ses films. J'ai été ravie de le découvrir humainement et je suis tellement fière d'avoir pu jouer à ses côtés. Il est d'une bienveillance inimaginable. Un vrai papa-poule rassurant. Il a senti tout de suite mes angoisses et mes peurs de ne pas être à la hauteur. Nous avons beaucoup parlé de mon personnage et quelques jours après le début du tournage il m'a offert un petit ange porte-bonheur que je garde toujours sur moi depuis.





**POURRI
GÂTES**

ENTRETIEN ARTUS

Qu'est-ce qui vous a immédiatement séduit dans ce projet ?

On ne va pas se mentir : d'abord jouer avec Gérard Jugnot. Je voulais absolument le rencontrer, travailler avec lui, puisqu'il fait partie des artistes qui, à travers le Splendid et l'aventure des «BRONZÉS», m'ont donné envie de faire ce métier. Le rôle m'a également titillé. Je sentais que je pouvais lui apporter une couleur originale. Tourner à Marseille, enfin, une ville que je ne connaissais pas et que je voulais vraiment découvrir, a compté.

Le personnage de Philippe, comment le voyez-vous, comment le définissez-vous, comment le construisez-vous ?

Je pourrais vous faire des phrases de comédien inspiré, vous dire que je me suis nourri de tel ou tel sentiment sur lesquels j'ai beaucoup réfléchi mais ça ne serait pas moi du tout. Il faut se détendre. J'ai joué Philippe comme je le sentais. Il est assez proche de moi, comme d'ailleurs la plupart des personnages que je défends. J'ai mis ma patte sur lui, j'ai essayé en tous cas. Ce n'est

pas un méchant mais un adulte resté enfant, un «adulescent», aux idées un peu naïves. Et malheureusement son père lui a donné les moyens de les réaliser. Philippe allie le kiff personnel à l'envie de séduire son père. Il a besoin de prouver qu'il peut réussir tout seul, ce qui est compliqué puisqu'il est totalement immature. Il veut susciter une fierté paternelle qui finira par arriver.

Philippe est l'aîné des trois, celui qui a peut-être le plus souffert de la disparition de la mère, fallait-il jouer ça en filigrane ?

Même si, en général, je suis capable de verbaliser certaines de mes émotions, je reste quelqu'un d'assez pudique et c'est plutôt dans ce registre de la pudeur qui caractérise souvent les aînées des fratries que j'ai voulu faire évoluer Philippe. Son attitude, disons de grand frère rassurant par rapport à ce manque, vient en contrepoint de celle de Stella beaucoup plus sensible. Comme s'il avait aussi un peu plus ou un peu mieux digéré cette douleur et décidé d'avancer.

Quelle indications le réalisateur, Nicolas Cuche, vous a-t-il données et qu'attendait-il de vous ?

Nous avons beaucoup travaillé au jour le jour. C'était un peu le deal de départ : avoir la possibilité d'adapter la partition de Philippe à ma personnalité, afin que je puisse encore plus m'approprier le rôle. Encore une fois, je lui ressemble beaucoup, je pourrais avoir les mêmes délires. Philippe c'est moi avec beaucoup d'argent.

Connaissiez-vous le travail de Nicolas Cuche ?

Je sais qu'il avait voulu collaborer avec moi sur la série «LES BRACELET ROUGES» mais j'étais déjà un peu pris ailleurs avec l'envie de me concentrer plus sur le cinéma. Mais oui, je m'intéresse toujours au travail d'un réalisateur avec qui je vais tourner. En l'occurrence, j'ai vu «PRÊT À TOUT» avec Max Boublil et Aïssa Maïga et «LA CHANCE DE MA VIE» avec François-Xavier Demaison et Virginie Efira.

Nicolas Cuche est-il un réalisateur ouvert aux propositions des acteurs ?

Oui et cela fait d'ailleurs un peu partie de mes critères de sélection. J'ai un peu de mal à rester dans des cases. Mais modifier, rajouter, proposer d'autres choses comme cela m'est souvent arrivé ne peut se faire qu'en restant au service de la scène et du film. Parfois cela marche, d'autres fois non. Le but n'est jamais de rajouter une vanne juste pour se faire plaisir.

Et quelle a été la part d'improvisation sur le tournage ?

Parfois c'est un mot, ça peut être beaucoup plus et cela peut surprendre les partenaires. Autant vous dire que si je peux faire craquer un Gérard Jugnot je ne vais pas m'en priver. L'improvisation c'est ma marque de fabrique. J'en ai besoin pour adoucir le côté répétitif du cinéma. Jouer et rejouer quarante fois la même scène entraîne un côté mécanique que je veux absolument éviter.

Le fait de venir de la scène est-ce un atout pour jouer la comédie ?

Clairement même s'il faut faire abstraction du temps des rires qui, sur scène, fait partie du spectacle. C'est un atout pour le rythme de jeu mais en réalité le tempo d'une vanne et son effet comique au cinéma se décident beaucoup en salle de montage. Et là, cela se joue parfois à rien du tout.

Comment, avec Camille Lou et Louka Meliava, avez-vous imaginé ensemble cette fratrie ?

Très naturellement. Nous avons des personnalités très différentes mais nous sommes tous les trois une version soft de nos personnages. Voyez Louka, les cheveux en bataille, on a toujours l'impression qu'il vient de se réveiller, comme Alex, genre tout va bien, restons cool. Camille peut avoir ce petit côté princesse, entre guillemets, qui définit Stella. Et moi je suis plus bourrin, plus frontal, comme Philippe.

Avoir Gérard Jugnot comme père dans ce film était-ce intimidant ou au contraire très rassurant ?

Gérard a été la grande rencontre de ce film. En fait je le voyais encore plus comme un papa en dehors du tournage que pendant. Nous avons dîné en tête-à-tête, je dirais presque en amoureux, dans un restaurant étoilé. Nous sommes encore très proches. En fait je crois que je m'entends bien avec les acteurs qui ont beaucoup d'expérience. Ils ont moins à prouver, ils ont passé le cap de la «guéguerre» pour savoir qui sera le plus drôle, situation que l'on vit parfois avec d'autres comédiens. Ils sont bienveillants, n'hésitent pas à vous soutenir, à faire des compliments. Le fait d'avoir côtoyé Gérard m'a appris ça. Quand je suis scotché par la prestation d'un jeune acteur dans un film je n'hésite plus à lui envoyer un message pour lui dire qu'il est formidable.



**POURRI
GÂTES**

ENTRETIEN LOUKA MELIAVA

Comment l'aventure de ce film a-t-elle démarré pour vous ?

J'ai passé un premier tour de casting au cours duquel on m'a défini brièvement le personnage : je devais incarner Alexandre, un petit bourge très baba cool. À l'issue du second tour j'ai obtenu le rôle. Il faut dire qu'avec le réalisateur Nicolas Cuhe nous nous étions bien amusés.

Saviez-vous avec qui vous alliez partager cette affiche ?

Oui. J'avais déjà joué avec Gérard Jugnot et j'avais adoré. Je n'avais aucun doute sur l'originalité du travail de Nicolas pour avoir vu ses comédies et la série dramatique « LES BRACELETS ROUGES ». Je connaissais un peu moins Camille Lou, Artus ou Tom Leeb. En regardant des vidéos d'eux je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup, beaucoup de talent dans cette distribution.

L'histoire vous a-t-elle plu ?

Des bourgeois richissimes dépourvus brusquement de ce qui les attachait à leurs privilèges, oui cela me semblait assez jouissif à jouer. Il y a un côté comique mais aussi social dans ce retournement de situation qui m'a vraiment intéressé. Comment des enfants qui se sont perdus dans l'argent peuvent basculer, découvrir leur face cachée, la valeur du travail, le sens de la famille.

Le personnage d'Alexandre, comment le définissez-vous ?

Un bobo blindé, un pseudo anarchiste qui veut refaire le monde mais qui profite de tous les plaisirs de la vie - il est un peu addict aux femmes - et surtout de l'argent de papa. Bref, c'est un petit con qui prend des postures. Mais il est aussi celui qui, sans le savoir, est le plus proche du père, qui a hérité de son côté manuel, ouvrier.

Quelle indications le réalisateur vous a-t-il données sur ce personnage pour le construire ?

Nous avons d'abord procédé à un travail de lecture avec tous les comédiens au cours duquel quelques répliques ont été modifiées. Nicolas accordait également beaucoup d'importance aux costumes des personnages. Leur construction s'est donc faite en amont, sans indications particulières, puis au fur et à mesure du tournage. Parallèlement j'avais ma propre idée de ce que peut être ce genre de type faussement anar et Nicolas m'a laissé l'exprimer. Il fait confiance aux acteurs, c'est très agréable. Je me suis laissé pousser les cheveux pour avoir cette tignasse dont je m'occupe peu mais je me sens plus proche du Alexandre de la fin du film que de celui du début.

Qu'est-ce qui était intéressant à jouer avec ce personnage que vous n'aviez pas encore expérimenté auparavant ?

Ce côté rêveur, tête en l'air, un peu perché et souvent à côté de la plaque qui caractérise Alexandre. Il est vraiment dans son monde. J'ai adoré jouer à fond ces situations décalées comme celle où il découvre subitement les trésors de la nature, mange des baies à même les arbres. C'était un pur bonheur.

La comédie, même si votre rôle n'est pas que comique, est-ce un genre dans lequel vous vous sentez à l'aise ?

Je n'ai pas, il me semble, les capacités comiques d'un Artus ou d'un Tom Leeb. Par contre j'aime beaucoup faire rire malgré moi, à mes dépends, utiliser les situations comme c'est le cas ici.

Comment s'est déroulé le tournage, dans quelle ambiance ?

Des séances de lecture jusqu'à fin du tournage pendant lesquelles nous nous sommes beaucoup amusés, nous avons beaucoup ri. Artus est aussi drôle que Camille est adorable.

Cette fratrie de cinéma est née petit à petit grâce à la complicité qui existait entre nous. Chacun a apporté sa pierre à l'édifice, sa personnalité, sa patte, ses impros dans l'intérêt du film. Je dois dire aussi que j'ai eu la chance de vivre cette aventure avec des partenaires très généreux dans le jeu ce qui facilite grandement le travail. Et il me semble que cela se voit à l'écran.

Avoir Gérard Jugnot comme partenaire et comme père dans un film qu'est-ce que cela apporte ?

Son vécu, son regard, son expérience, ses conseils. Gérard voit tout, tout de suite. Il a l'habitude des plateaux sur lesquels il joue, sur lesquels il dirige les acteurs. Il m'a capté immédiatement, deviné ma sensibilité. Il m'a poussé à me détendre, à canaliser mon tempérament, mes émotions, mes frustrations. Il a réussi à me faire rire au moment où j'avais peut-être un peu plus le trac que d'habitude et ça a marché. Juste une anecdote sur Gérard Jugnot. J'avais passé un casting pour un film qu'il réalisait et je n'ai pas été pris. J'ai reçu une lettre manuscrite de sa part me remerciant pour le temps passé et je ne doute pas qu'il en avait envoyé une aussi à tous les autres postulants. Cela n'arrive jamais et ça décrit bien la classe de ce monsieur.



**POURRIS
GÂTÉS**

LISTE ARTISTIQUE

FRANCIS BARTEK	GÉRARD JUGNOT
STELLA BARTEK	CAMILLE LOU
PHILIPPE BARTEK	ARTUS
ALEXANDRE BARTEK	LOUKA MELIAVA
JUAN CARLOS	TOM LEEB
FERRUCIO	FRANÇOIS MOREL



**POURRI
GÂTES**

LISTE TECHNIQUE

Scénario, adaptation, dialogues de : **Laurent Turner et Nicolas Cuche**

Adapté du film «NOSOTROS LOS NOBLES» de : **Gary Alazraki**

Réalisateur : **Nicolas Cuche**

Producteur délégué : **Borsalino Productions**

Coproducteurs : **TF1 Studio, TF1 Films productions, Apollo Films**

Ventes internationales : **Other Angle Pictures**

Distributeur : **TF1 Studio / Apollo Films**

Image : **Tristan Tortuyaux**

Montage : **Frédérique Olszak**

Son : **Laurent Lafran**

Décors : **Bertrand Lherminier**